

# LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

(Suite.)

## XXXVI.—EN ALLEMAGNE.

La neige fouettait, poussée par le vent du nord-ouest. Les arbres énormes, étendant leurs longs bras dépouillés, souriaient d'un côté, blancs comme neige, c'est bien le cas de le dire, et refrognaien de l'autre leurs troncs plus noirs par le contraste.

C'était le matin d'une journée de janvier. Les bûcherons allaient déjà par les routes, vierges de toute trace et couvertes d'une nappe éblouissante, frappant derrière leurs dos leurs mains gourdes, et cachant dans leurs girons le bout de leur nez rouge.

On entendait sous bois la trompe du baron de Pfifferlackentrontonstein, ancien conseiller privé de l'ancien prince souverain de Rudelsigmariental-Tartempoeffen-Topinambourg-Lapinstrid, qui avait vendu récemment ses vastes États au roi de Prusse pour payé son marchand de bière. A quoi tient le sort des peuples !

Il faisait un froid de loup. Le baron était d'une humeur massacrante, tant pour avoir perdu sa place que pour avoir pris le change sur la piste d'un vieux daim, beaucoup plus malin que lui. Il battait son cheval qui n'en pouvait mais, il injurait ses chiens que la neige aveuglait et qui n'avaient plus de flair, enrhumés qu'ils étaient tous du cerveau, il disait des choses pénibles à Fritz, son piqueur, et méditait de quereller au retour son épouse très-honorée, la baronne Wilhelmine-Concordia-Charlotte-Dieudonnée Françoise de Salles-Pétronille-Angelique-Uranie de Pfifferlackentrontonstein, née palatine de Choumakre, avec quatorzième de voix à la diète mineure de Sarzgochw.

Ah ça ! nous ne sommes donc plus à Tours en Touraine ? Non, nous avons traversé la France tout entière et passé le Rhin. Nous voyageons en Allemagne. Nous parcourons la fameuse forêt Hercynienne : le Harz, si mieux vous aimez lui donner le nom de la géographie et des légendes.

Nous allons, par cette matinée pâle, sous les sapins géants qui virent passer tant de fantômes. Ceux-là savent que les morts vont vite. Cette neige est le linceul de l'éternelle ballade. Ce vent roule des soupirs de spectres. C'est la gaieté germaine : hurra !

Hourra ! cela sent le cimetière. Voilà de la vraie poésie ! Ces Welches sont de bons compagnons, Hourra ! suaire, cercueils, ossements, crânes desséchés, tombeaux qui s'ouvrent ! Les Allemands s'amusent : hurra ! hurra !

## XXXVII.—LE CHEMIN CREUX.

La route descendait en tournant les pentes abruptes du mont Andreasberg, célèbre par la ronde des bu-

cherons décédés et aussi par les mines d'argent, profonde d'un quart de lieue. Par derrière, c'étaient les pics chauves et dentelés, mêlant le chaos de leurs roches ; par devant, la forêt s'étendait, immense, développant tout un horizon d'arbres poudrés comme des têtes de vieillards.

Un homme suivait la route, silencieux, morne et las de cette fatigue chronique qui n'a plus le courage de se plaindre.

Ainsi trouverez-vous parfois, sur nos chemins de France, quelque pauvre soldat convalescent, marchant d'un pas boiteux, le paquet à l'épaule et regardant avec envie chaque voiture qui passe.

Mais notre homme ne boitait point. Il avait la taille droite, le pas ferme et viril. Toute sa lassitude était dans la résignation triste de son regard.

Il s'appuyait sur un long bâton et donnait la main à une petite fille. Tous deux semblaient insensibles au froid rigoureux qu'il faisait. Ils ne parlaient point. L'homme se découvrait gravement devant la croix des carrefours.

Quand un coude brusque de la montée détachait les silhouettes des voyageurs sur l'horizon du Harz, il y avait une illusion bizarre. D'un bas, l'homme se détachait en noir, au-devant des cimes neigeuses, tandis que l'enfant diaphane comme une vapeur. Au travers de son corps frêle et charmant, on apercevait les pics azurés de l'Andreasberg.

Au bas de la rampe, la route, étroite et encaissée entre deux haut talus, entrait en forêt. Une colonne de pierre portait cette inscription : « Mines d'Andreasberg, chemin des Trois-Puits. »

— Je me reconnais, dit l'homme, je suis venu déjà dans ces pays.

— Et que cherchons-nous, si loin d'elle et de lui, père ? demanda la jeune fille.

Car nous ne savons comment exprimer cela : c'était un enfant, mais c'était une jeune fille.

Le voyageur n'eut pas le temps de répondre.

Le vent apporta une fanfare de chasse que dominaient les violents aboiements d'une meute sous bois.

On entendit bientôt le galop des chevaux retentir sur la terre glacée et plus sonore.

Puis la voix du baron qui criait en Allemand, avec forces *tarteifles* : « Tayaut ! tayaut ! tayaut ! »

La voix du baron était enrouée et trahissait beaucoup de mauvaise humeur.

Tout à coup, au bout du chemin creux, une pauvre gracieuse biche se montra, courant ventre à terre et renversant sa jolie tête en arrière. C'était elle qui avait donné le change à la meute du baron, et